

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Claude Jasmin

Pierre Villon

Volume 7, Number 6 (42), November–December 1965

Roman 1960-1965

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60004ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Villon, P. (1965). Claude Jasmin. *Liberté*, 7(6), 498–504.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1965

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

entretiens avec deux romanciers

claudé jasmin

VILLON : Vos personnages, en règle générale, sont les représentants des minorités : sexuelles, raciales, politiques. Ils se meuvent dans le cadre d'une nation minoritaire par rapport au reste du continent nord-américain. Le parti pris semble évident : vous avez choisi d'être le romancier de la minoritude.

JASMIN : *Je suis bien content de savoir ce que je suis. Permettez que je me serre la main et que je me félicite de me rencontrer. Mais enfin, c'est à peu près vrai. Les héros de DELIVREZ-NOUS DU MAL sont des homosexuels; celui de LA CORDE AU COU est un fou; ceux de ETHEL ET LE TERRORISTE un anarchiste et une Juive. Mais pour PLEURE PAS GERMAINE ce n'est plus vrai.*

VILLON : A mon avis, ça l'est toujours. Votre héros est avant tout un ouvrier qui n'arrive pas à payer son loyer; or, une telle pauvreté n'est pas actuellement le lot commun des Montréalais.

JASMIN : *Vous êtes mal renseigné; d'après les statistiques, 50 pour 100 des Montréalais n'arrivent pas à boucler leur budget.*

VILLON : Admettons. D'autre part, après quelque chose comme quinze ans de mariage et une demi-douzaine d'enfants, votre personnage trouve un plaisir énorme à coucher avec sa propre femme; voilà qui paraît hautement suspect.

JASMIN : *Chez les intellectuels, c'est peut-être une aberration, mais moi je suis en plein dans la tradition nationale.*

VILLON : Revenons à votre choix habituel du héros. Cela amène une complicité très spéciale entre vos romans et la réalité canadienne-française. Une complicité par personnages interposés. C'est peut-être aussi pour cette raison qu'aucun de vos livres, pris à part, ne donne vraiment satisfaction, tandis que le tout pèse d'un bon poids.

JASMIN : *C'est ennuyeux, je ne peux pas écrire tous mes livres à la fois.*

VILLON : Parfois, on se le demande. Ils ne s'éloignent pas beaucoup les uns des autres.

JASMIN : *Sauf pour PLEURE PAS, GERMAINE; en fait, ce roman est un retour vers la tradition populiste, qui, chez nous, est de plus folklorique.*

VILLON : Vos ingrédients habituels y sont : le voyage, les gens rencontrés en route, la fuite devant une réalité désagréable, etc . . .

JASMIN : *Si vous voulez; ça m'est égal ! La critique me colle au train, les confrères me méprisent, j'écris quand même !*

VILLON : Ce n'était pas un reproche . . . Je pensais que vous construisiez exprès d'après un plan unique et préconçu.

JASMIN : *Non, non . . . Peut-être qu'inconsciemment je me sers d'une grille. Et ne pensez pas que je craigne les critiques, il n'y a que la conspiration du silence pour me faire peur. J'ai toujours eu peur du silence. Vers dix ans, je voulais jouer du tambour, dans la fanfare.*

VILLON : On ne vous a pas accepté ?

JASMIN : *Mon père m'a dit : "Tu serviras la messe." Ce que j'ai fait avec plaisir, à cause de la pompe et de l'apparat.*

VILLON : D'où vient cette continuelle envie d'écrire ? Parce que six romans en cinq ans, plus le théâtre, la télévision, les critiques . . .

JASMIN : *Un peu de tout. Le désir de témoigner d'une certaine réalité, de se décharger d'une envie de violence. J'ai surtout été frappé, depuis peu, par des coïncidences. Entre mes histoires fictives et la réalité de l'Histoire. Je parlerai presque de prémonitions . . . Vous vous souvenez de LA CORDE AU COU ? Vous en aviez fait une critique, à l'époque.*

VILLON : Pas exactement une critique.

JASMIN : Justement; vous aviez politisé mon roman. Pour moi, c'était l'histoire d'un fou; pour vous celle d'un intellectuel anarchiste. Je n'aime pas qu'on me prenne pour le Bourgeois gentilhomme devenu romancier.

VILLON : C'est vous qui avez politisé le héros de LA CORDE. Après tout, il ne s'agit pas d'un haut fonctionnaire ou d'un grand patron atteint de dépression nerveuse, mais bel et bien d'un intellectuel de gauche, syndicaliste à ses heures. Et puis ce déchaînement de violence !

JASMIN : L'éditeur français m'a enlevé quelques meurtres... L'important, à mes yeux, c'est qu'on m'accusa à l'époque de violence gratuite et ridicule. C'était en 1960. En 1963 on a vu des étudiants, des intellectuels, perpétrer des attentats à la bombe; il y a eu un mort. J'avais quand même bien pris le pouls de mon pays? Autre exemple : dans ETHEL mes personnages fuient vers les Etats-Unis, rencontrent un révolutionnaire Noir. Et voilà que notre charmante Mlle Duclos menace gravement la sécurité intérieure des Etats-Unis, en compagnie de Noirs, etc... etc... Ce genre de choses m'encourage beaucoup.

VILLON : On peut dire que vos livres se composent d'une partie allégorique, avec Allégorie de la minoritude, et d'une partie témoignage. Cela donne des romans à la fois sociaux et absurdes plus faciles de lecture que de digestion. Cela est-il systématique ?

JASMIN : Oui, c'est assez systématique. Les conventions romanesques ne me gênent pas. Dans TOUT EST SILENCE, mon héros va mourir dès la page un, et il me manque pas de le faire à la dernière page. Entre-temps, il se souvient. Dans LA CORDE, le héros commet un crime qui le condamne lui-même à la mort, page un; et il meurt à la dernière page après une course à travers la société québécoise... Les autres livres sont construits de la même manière. Le système me convient parfaitement. S'il y avait moyen d'être radar ! Je me contente d'un bon nez, de grandes oreilles, d'yeux perçants...

VILLON : Qui voient à travers le personnage spécial, insociable.

JASMIN : C'est plus fort que moi. Mais d'un autre côté, cela me permet de me placer à l'extrême pointe de l'actualité, et même devant. Je gagne du temps, le temps qu'une idée passe d'un individu à la collectivité.

VILLON : Vous pourriez devenir le porte-parole d'une minorité, or, après ETHEL un bon nombre de ponts sont coupés.

JASMIN : Je suis un écrivain, c'est-à-dire tout à fait seul, malgré les apparences. Se réunir avec six autres gars dans une chambre et tomber d'accord avec eux, c'est déjà faire partie d'une majorité. Inutile de dire qu'ETHEL a enragé beaucoup de gens. Certains parce que je les avais transformés en antisémites, ce qu'ils se défendent d'être. D'autres parce que j'ai choisi une Juive pour représenter la femme amoureuse. Mais ETHEL n'est pas une étude sociologique sur l'antisémitisme ou les capacités sexuelles de la Canadienne-française. Je ne suis qualifié ni pour l'un ni pour l'autre . . .

VILLON : En ce qui concerne la femme, je n'ai pas eu l'impression, jusqu'à GERMAINE, que vous étouffiez d'admiration pour elle.

JASMIN : Je ne peux pas répondre, je suis un homme marié . . .

VILLON : . . . L'avenir des enfants, cela va de soi.

JASMIN : J'avoue que je ressens un certain malaise devant mes personnages féminins. La femme, chez nous, c'était la paroissienne, la stabilité politique, l'alliée de la pourpre et du député bleu . . . Les jupes longues et les idées courtes.

VILLON : Mais maintenant, ce serait plutôt le contraire, surtout chez les jeunes.

JASMIN : Aussi je respire. Vive la jeunesse. Je ne voulais pas dire que je n'aime pas les femmes; de ce côté-là, je suis majoritaire; j'en profite pour préciser que DELIVREZ-NOUS DU MAL n'est pas autobiographique.

VILLON : Vous vous prétendez à couteau tiré avec l'Intellectuel.

JASMIN : Oui, oui . . .

VILLON : On a surtout l'impression que vous tenez les deux couteaux, un dans chaque main.

JASMIN : Les intellectuels occupent une position ambiguë : ce sont des minoritaires qui ont mis la main sur le pouvoir, même s'ils prétendent le contraire. A la fois victimes et bourreaux. L'intelligentsia m'attire et me rend agressif... En général, j'aime bien l'assommer et la caresser alternativement. Mais impossible de me passer d'elle !

VILLON : Le phénomène va plus loin encore. Un exemple. Vous m'avez dit que les mots rares et compliqués exerçaient sur vous une grande fascination. Mais je vous ai vu, à l'occasion, choisir un mot difficile à prononcer, l'écorcher savamment, et commenter ensuite : "Vous voyez, je ne suis pas un intellectuel."

JASMIN : Ça m'amuse.

VILLON : Mieux encore. Il y a dans ETHEL un sous-titre : "La Carte du Tendre"; or, la Carte du Tendre est une invention précieuse du 17^{ème} siècle français. Cette carte guide l'amoureux vers l'objet de son désir, etc... Vous ne trouvez pas que ça fait très érudit et précieux, intégré à ETHEL ? Alors, d'abord on crache, ensuite on frotte pour faire reluire ?

JASMIN : Vous me traitez d'hypocrite. J'ai quand même droit à mes contradictions.

VILLON : Elles doivent rendre difficiles l'appartenance à un groupe, ou à un parti.

JASMIN : Je ne suis d'aucun parti. En 1964 on a cru que j'allais m'engager... La littérature engagée, à la rigueur, bien; mais militante, non. D'ailleurs, j'ai plutôt des vues que des opinions.

VILLON : Vous avez la violence littéraire ?

JASMIN : Comme tous les sanguinaires, je suis un homme tranquille.

VILLON : Le personnage du terroriste, dans ETHEL : il s'agit d'un portrait, d'une copie conforme ?

JASMIN : Non. J'ai seulement assisté à quelques réunions politiques, où j'ai remarqué des gens visiblement minoritaires, avec des drôles de regards. Cela m'a frappé. Les compte-rendus de procès aussi. Un terroriste a répondu qu'il avait agi "pour le kick". Je n'ai pas pu l'oublier.

VILLON : Un anarchiste véritable agirait pour démontrer son opposition violente à l'Etat, et le détruire si possible. Le terrorisme séparatiste sert à l'édification d'un Etat national. Le terroriste d'ETHEL se situerait où ?

JASMIN : *C'est un anarchiste pur, manipulé par des malins. Il existe d'autres cas.*

VILLON : Maintenant, cette violence qui imprègne vos romans, d'où provient-elle ?

JASMIN : *Pas de l'expérience personnelle... Pas de la collectivité, puisque le terrorisme est un phénomène complètement nouveau, ici... Il faut croire que j'en ai un goût très réel. C'est un sentiment aussi profond que celui d'être minoritaire. La source ? Le cinéma américain ? J'ai une formation de cinéphile de quartier. A dix-sept, dix-huit ans, je voyais jusqu'à six films de gangsters par semaine. Trois films par séance. Leur violence me réjouissait. On m'avait offert, aussi, à sept ans, les contes de Perrault : un vrai tissu d'horreur. Aujourd'hui encore le film sadique m'enchanté et j'aime beaucoup le film d'horreur.*

VILLON : Et les James Bond ?

JASMIN : *Trop fantaisistes.*

VILLON : Pourtant, on y meurt presque autant que dans vos romans.

JASMIN : *Chez moi, le héros n'en réchappe pas.*

VILLON : Diable, tout cela fait très espagnol...

JASMIN : *Figurez-vous que les Jasmin viennent d'Espagne, et qu'ils sont issus de Maures, de Sémites venus d'Afrique... Ils ne sont passés en France que très tard.*

VILLON : Vous vous êtes donné la peine de vous renseigner ?

JASMIN : *Sérieusement. De plus, les Jasmin arborent souvent des nez splendides.*

VILLON : Si vous deviez échapper un jour à ces minoritaires qui hantent vos livres, qu'est-ce qui se passerait ?

JASMIN : *D'abord, je ne suis pas sûr de vouloir encore écrire.*

VILLON : Le cinéma ?

JASMIN : Le cinéma, oui. Mais les problèmes resteraient les mêmes. En somme, je voudrais prendre les mesures de notre société, en éclairer tous les recoins. C'est le rêve de tout romancier; rien d'original. J'ai beaucoup de souvenirs, d'expériences vécues non utilisées. Quand je me rappelle des histoires entendues au cours de ce que j'appelle les veillées prolétariennes, de mes expériences de professeur, d'historien, de céramiste pour midinettes... Enfin, il était nécessaire, sans doute, de me débarrasser d'un certain nombre de fantômes. Ou peut-être de m'amuser. Il y a longtemps, quand j'enseignais dans les centres récréatifs, mes élèves exigeaient d'abord de jouer au ballon; ensuite ils consentaient à s'occuper d'art. Je suis peut-être comme eux.

VILLON : Est-ce que vous pensez déjà à un autre roman ?

JASMIN : Bien malgré moi. C'est l'histoire d'un parvenu... Encore un minoritaire. Je dois être incurable.

VILLON : Le diagnostic est évidemment décourageant; vous souffrez de minoritude double compliquée d'un commencement d'humanisme.

PIERRE VILLON